

— Pas mal du tout ! remarqua sir William.

Quelques heures plus tard la cérémonie du mariage fut consommée et Criquet fut proclamé roi de la tribu, par une peuplade enthousiaste.

Les Européens se réunirent dans un splendide banquet, le dernier comme avait dit de Sambry, et le reste de la journée s'écoula en danses, simulacres guerriers et fraternisation.

La lendemain les compagnons firent leurs adieux au nouveau monarque. Bien des larmes furent versées, bien des serments échangés, et lorsque la flottille fut déjà loin sur le fleuve, on vit encore le brave Criquet agiter nerveusement son mouchoir, en guise de salut suprême.

XLII

LA CARTE CHANGE

Depuis que les explorateurs avaient laissé derrière eux leur ami Criquet, on eut dit qu'une tristesse incommensurable se fut emparée de leur esprit.

Ils se tenaient taciturnes sur la banquette de leur canot, et c'était à peine si les beautés de la nature attiraient encore leur attention.

Méthodiquement les rames plongeaient et replongeaient dans les eaux du fleuve, sans que la conversation fût soutenue autrement que par des phrases sans suite.

Sir William paraissait particulièrement affecté, mais fut pourtant le premier à reprendre la parole.

— Ce brave Criquet ! soupirait-il.

— J'y pense continuellement comme vous, fit le chef.

— Que peut-il bien faire en ce moment ?

— Il est à supposer qu'il nous regrette comme nous le regrettons.

— Quant à cela, je vous le jure.

— Vous l'aimiez donc bien ?

— Plus que moi-même peut-être. Il était si bon enfant !

— Et cependant vous ne faisiez que vous quereller.

— Question de tempéramment !

— Et d'habitude sans doute ?

— Parfaitement. Voulez-vous que je vous fasse un aveu ?

— Pourquoi pas ?

— J'ai un regret, presque un remords.

— Un remords !

— Oui, de l'avoir tant taquiné.

— Vous voyez-donc que, quoi qu'on en dise, on tient à ses amis.

— Je m'en aperçois maintenant plus que jamais. Il me semble que, depuis ce matin, il y a dans ma vie un vide.

— Il en est de même chez nous, je vous l'assure.

— Pourvu que le pauvre homme s'habitue au milieu de ses noirs sujets !

— C'est-ce que j'ai craint de prime abord.

— Malheureusement pour lui, la chose n'est plus à refaire.

— Réflexion faite, je crois qu'il n'y a pas lieu de s'en inquiéter.

— Pourquoi ?

— Criquet, voyez-vous, est un de ces caractères qui se font à tout, et en premier lieu, aux situations bizarres. Ce qui me console c'est qu'il s'est créé cette position, de son propre gré et avec un raisonnement parfaitement logique.

— Cela n'empêche pas que j'aurais préféré l'amener avec nous en Europe.

— Quant à cela, je suis du même avis. Mais puisque l'acte est consommé, il n'y a plus à y revenir.

Sir William eut un gros soupir.

Puis, après une pause de quelques secondes :

— Si nous retournions le prendre ? demanda-t-il.

Cette réflexion remit les explorateurs en gaieté.

— Franchement, mon ami, vous déraisonnez, dit le chef.

— Je suis persuadé qu'il nous suivrait, répondit sir William d'un ton de sereine conviction.

— Et moi je suis sûr du contraire. Du reste, vous oubliez qu'il vient de se marier.

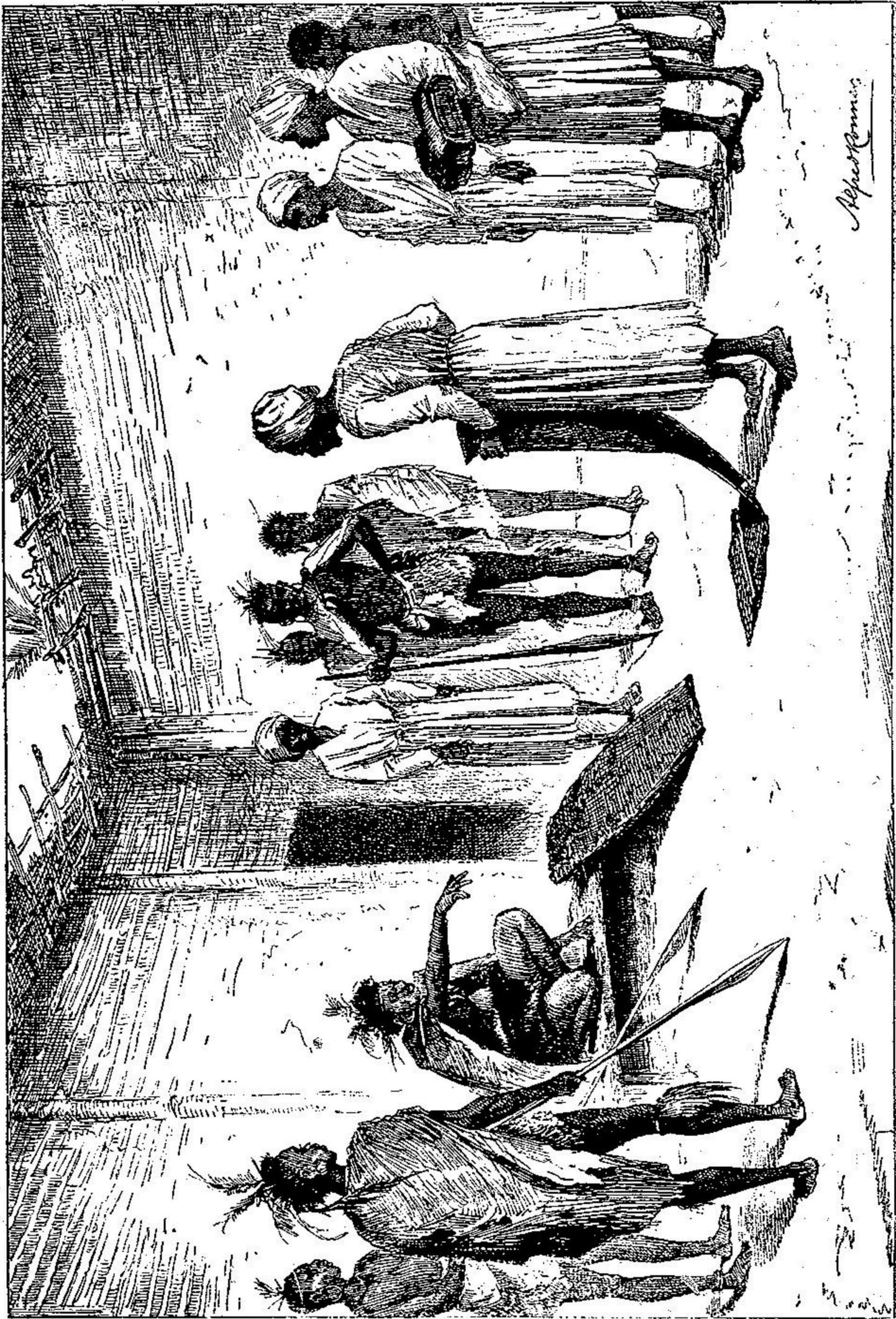
— La belle affaire ! Qu'il amène son épouse !

Pour le coup, la chose était d'un comique outré.

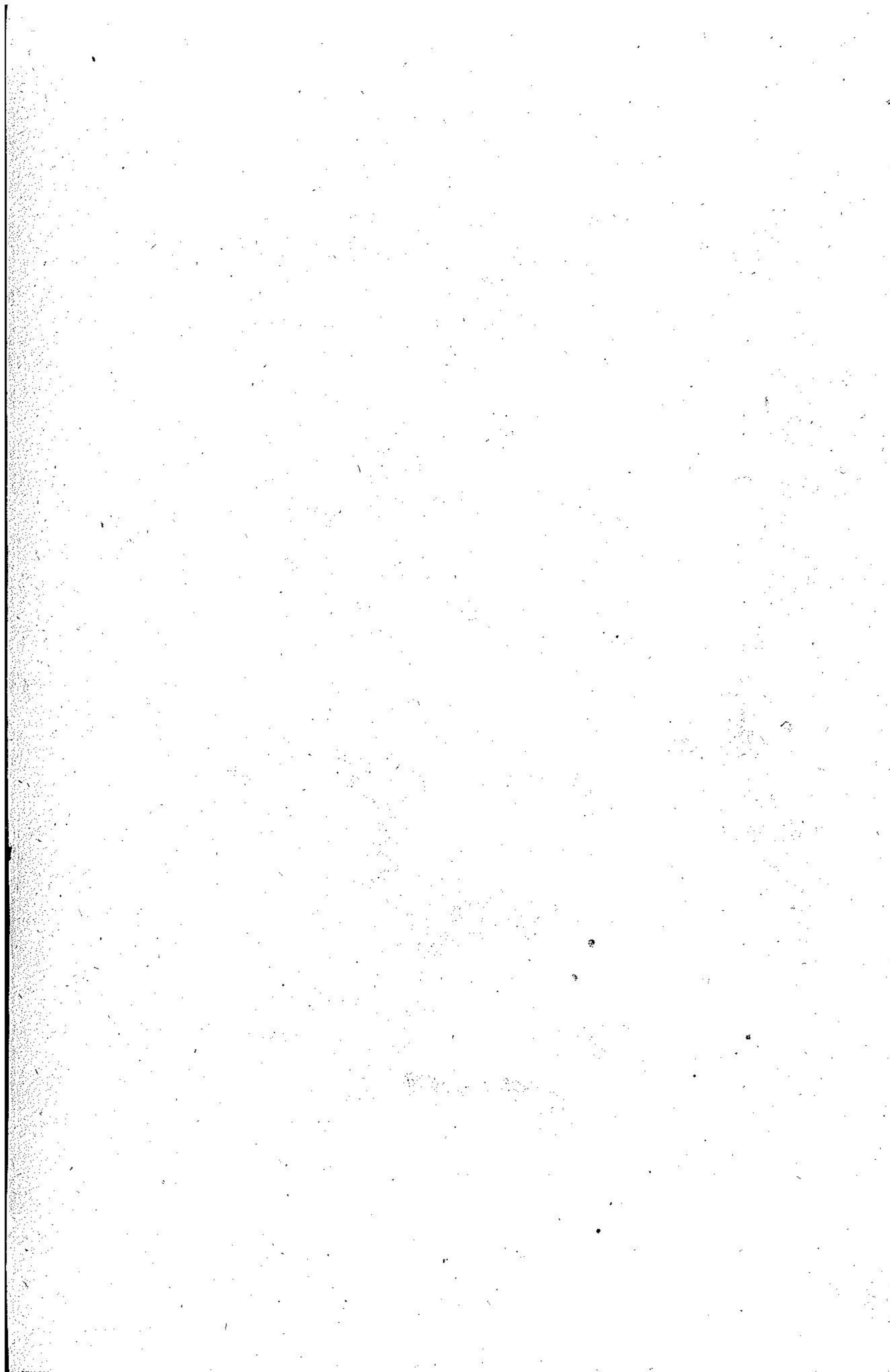
— Amener son épouse nègre en Europe ! exclama de Sambry. Décidément, vous rêvez.

— Pas tant que vous le croyez.

— Allons-donc ! c'est impossible. Non, non, laissons Criquet à sa nouvelle patrie, au milieu de ceux dont il est devenu le père et le protecteur. Gardons-lui un pieux souvenir comme champion des



LE DÉBAT DU HONGO. (P. 319.)



droits de l'humanité; et, si nous voulons nous inspirer de son exemple, tâchons de ne point finir notre carrière, sans être retournés auprès de lui pour établir une nouvelle œuvre de civilisation, semblable à celle que nous sommes sur le point de clôturer.

— Quant à moi, exclama l'Anglais, je vous promets qu'aussitôt mes affaires terminées en Angleterre, je songerai sérieusement à reprendre la route de l'Afrique centrale.

— Pensons bien que désormais nous y aurons un puissant allié, un frère qui sera capable de nous tendre une main vigoureuse.

— En effet, voilà une énorme facilité.

— Pas seulement pour nous, du reste, mais encore pour tous les vaillants voyageurs qui suivront nos traces.

— Quand on y réfléchit, ce brave Criquet vient d'accomplir un acte destiné à porter de grands fruits.

— Assurément.

— C'est comme un phare qui guidera les explorateurs futurs.

— Voilà pourquoi je trouve sa décision sublime.

— Et héroïque.

— Oui héroïque; car peu d'hommes oseraient ainsi, comme lui, faire abandon de la patrie et des joies inhérentes aux sphères civilisées.

— Fasse le ciel qu'il trouve une récompense digne de sa belle conduite.

— Il la trouvera, mon ami.

— L'Afrique est si perverse.

— Que lui importe!

— Les indigènes sont si ingrats!

— Ils les mènera à la raison.

— Il est vrai qu'il va être le plus riche monarque de tout le Continent Noir.

— C'est là sa force.

Pendant toute la journée on causait ainsi de compagnon absent.

Pendant toute la journée on songeait à lui.

Plus de cent fois on avait essayé de changer le cours de la conversation.

Plus de cent fois elle était revenue sur le même sujet, involontairement, forcément, sans résistance.

Lorsqu'arriva le soir, on en parlait encore.

Il fallut l'intervention de Mwama pour modifier la destination des dées.

— Un village ! s'écria le serviteur.

Tous jetèrent des regards avides vers le rivage.

Effectivement, il y avait là un grouillement de monde, un va et vient marqué au coin d'une rectitude parfaite, qui faisait bien augurer de la réception.

— Quel village serait-ce ? demanda de Sambry.

— Bolobo, répondit l'indigène.

— Des amis, alors ?

— Oui, maître.

— Abordons.

Les pagayeurs dirigèrent leurs canots vers la berge, et, au bout de quelques minutes, tout le personnel débarqua.

Mwama avait eu la prévision juste.

Les habitants de Bolobo accoururent joyeusement et firent aux explorateurs des signes d'amitié et de sympathie.

Au bout de fort peu de temps on fraternisa de la manière la plus absolue.

Quelques présents furent échangés ; et, séance tenante, le monarque de l'endroit autorisa les voyageurs à dresser leurs tentes.

Comme le soir tombait, on se hâta à la besogne, ce qui fit que bientôt le campement se trouva debout.

On dormait fort paisiblement, sans être troublé ni par les hurlements des fauves ni par un bruit quelconque dans le village.

Très tôt déjà on se leva, prêt à reprendre l'étape.

Après avoir fait des adieux sommaires on s'embarqua, et une demi-heure plus tard l'escadrille flottait sur les eaux du fleuve.

— Quelles bonnes gens ! fit sir William avec componction.

— Vraiment, nous n'avons pas à nous en plaindre, répondit le chef. Espérons que cet esprit de conciliation continuera à régner pour le restant de notre voyage.

On eut dit qu'il en était réellement ainsi.

Pendant plusieurs jours consécutifs, rien ne vint interrompre la quiétude du trajet.

Bien des villages furent rencontrés, échelonnés ou perdus le long de la rive verdoyante.

Partout on échangea, avec les indigènes, des signes d'amitié qui furent accueillis par une réciprocité de bon aloi.

On ne se donna même pas le temps d'atterrir et l'on se borna à ces manifestations extérieures de sympathie.

Du reste, aucun monarque ne fit mine de vouloir s'opposer au passage des explorateurs.

Le quinzième jour, dans l'après-midi, les cartes changèrent subitement.

On navigua comme d'habitude, lorsque Mwama se prit à donner des signes d'inquiétude.

Le chef en savait toute l'importance.

— Crains-tu quelque chose? demanda de Sambry au serviteur
Celui-ci avait l'air sombre.

— Oui, maître, répondit-il. Je crains l'orage.

— Pourtant le ciel est bleu comme un topaze.

— Ce n'est pas une raison.

— Aucun nuage menaçant ne se montre.

— Non, mais le vent change.

Effectivement le vent s'était soudain mis au nord.

On n'attendit pas longtemps pour voir se réaliser la prédiction du sagace serviteur.

La brise se transforma presque instantanément en un souffle plus violent et les ondes du Congo se mirent à rouler avec une certaine agitation.

L'espace bleu se couvrit d'une quasi-obscurité, tandis que les oiseaux fuyaient de toutes parts, effrayés.

Les bois se remplirent de cris d'effroi précipités et les canots balotaient rudement.

— C'est la bourrasque, remarqua le nègre.

— En effet, répondit le chef.

— Il faudra prendre des mesures immédiates.

— Nous allons le faire.

De Sambry donna ordre de ramer vers terre, mais il semblait que les éléments ne voulussent pas lui en laisser le temps.

Le vent, se déchainant avec furie, secouait les embarcations de son haleine impétueuse et les faisait craquer.

Le fleuve se gonflait d'une manière menaçante, tandis que la bourrasque faisait rage.

On commençait à s'inquiéter sérieusement.

Malgré les efforts triplés pour gagner la côte, on n'avançait que péniblement, sous l'influence du vent contraire.

On prévoyait même un instant, l'impossibilité d'atterrir.

De Sambry se trouvait à son poste.

Son maintien énergique parvint heureusement à alimenter le courage du personnel, qui tint bravement tête à la tempête.

Au reste, personne ne manqua à ses devoirs.

Sir William était un des plus audacieux, et il l'était d'autant plus qu'il avait la garde des canots chargés d'or.

Il s'imaginait qu'il avait à défendre et à sauvegarder un bien, qui était d'autant plus précieux qu'une partie en appartenait à quelqu'un qui n'était pas là, à Criquet l'africain.

On fit des prodiges d'efforts, bien que la violence de la bourrasque vint flageller les explorateurs et les fatiguer à outrance.

On était littéralement exténué.

Tout-à-coup Mwama eut un cri de joie.

— Un village! s'écria-t-il, en désignant du doigt la rive.

Tous regardèrent de ce côté.

— Je ne vois rien, murmura de Sambry.

— Là-bas, devant nous! reprit le nègre.

En effet, maintenant on l'aperçut.

C'était Msouata.

Cette découverte mit une nouvelle ardeur dans l'âme du personnel, qui redoubla d'efforts.

Les canots tinrent bon, et enfin on frôla le rivage.

— Bravo! Nous voilà sauvés! exclama sir William.

Il se trompait, le crédule Anglais.

On en eut bien vite la preuve.

A peine les explorateurs eurent-ils mis le pied sur la berge, que, de toutes parts, et malgré la bourrasque, des indigènes vinrent accourir.

Leur attitude démontrait nettement quels étaient leurs desseins.

Ils étaient munis d'arcs, de flèches et même de fusils.

Néanmoins de Sambry tenta de se frayer un passage à travers leurs rangs serrés.

On le repoussa violemment.

Comme il ne voulait pas avoir recours à la force, il essaya de convaincre ses adversaires par la douceur.

Il leur parla des fétiches blancs, de Criquet, leur frère, devenu un des monarques les plus puissants de l'Afrique centrale, et d'une foule d'autres choses encore.

Rien n'y fit.

Les indigènes se mirent à hurler en criant : « Hongo! Hongo! »

De Sambry déclara qu'il ne voulait aucunement s'opposer à la redevance habituelle et fit offrir quelques présents.

Les indigènes les écartèrent avec sarcasme.

Il n'y en avaient pas assez.

Le chef doubla la quantité, sans qu'on daignait l'accepter davantage.

Il tripa même, sans plus de succès.

— En voilà-t-il des gourmands ! exclama sir William.

Mais déjà de Sambry avait son plan.

— Nous ne nous laisserons pas voler, toutefois, dit-il.

— Que comptez-vous faire ?

— Discuter avec le monarque.

Séance tenante il déclara qu'il voulait en conférer avec le chef de tribu pour la question du hongo, et que c'était avec celui-ci seul qu'il entendait prendre ses arrangements.

Cette décision fut passablement mal accueillie par la foule ; mais devant la volonté nettement exprimée de l'homme blanc, on accéda à sa demande.

De Sambry se fit remettre une mesure de belle étoffe rouge ainsi que quelques bibelots ; puis, les passant à Mwama :

— Vas, dit-il, et discutes avec le monarque.

— Bien, maître.

— Dis lui surtout qu'il n'aura pas un centimètre en plus.

Le nègre prit les objets en question et s'en alla, suivi de quelques hommes de l'expédition, trouver le monarque.

Entretiens la bourrasque faisait rage.

Il n'y avait presque pas moyen de se tenir debout, tellement le vent soufflait avec violence

Cette situation forcée ne plût que médiocrement aux Européens.

Sir William pestait.

— Quel imbécile de naturel ! grommela-t-il.

— Au fait la chose n'est pas gaie, répondit de Sambry.

— Pourvu qu'il ne s'avise pas de nous trainer en longueur

— Je compte beaucoup sur la diplomatie de Mwama.

— C'est qu'il fait diablement froid ici !

— Je m'en ressens.

— Si nous avançons toujours ?

— Vous voyez bien que c'est impossible.

— A cause de ces moricauds qui nous entourent ?

— Mais oui.

— Voulez-vous que je me charge d'eux?

— Et que feriez-vous?

— Vous allez voir.

Et sir William s'apprêtait à allonger aux intrus quelques taloches fort démonstratives.

Heureusement de Sambry sut l'en empêcher.

— Pas de violence! dit il sévèrement.

— Vous êtes bon, vous! Si on nous traîne ainsi pendant une heure encore, je serai mort de froid.

— On ne traînera pas, mon ami. En attendant casons nous, tant bien que mal, derrière ce bouquet d'arbres.

On se hâta de suivre le conseil de de Sambry et l'on s'en trouva parfaitement bien.

C'était comme un gros bosquet de branches et de larges feuilles qui protégeaient les explorateurs contre les caresses glacées de la bourrasque, et à l'abri duquel on se trouvait mollement casé.

On jouissait même du grand avantage d'avoir l'œil sur les canots, solidement amarrés à la rive, de telle sorte qu'il n'y eut rien à craindre pour la cargaison.

Ainsi on put attendre moins impatiemment le retour des émissaires.

Ceux-ci tardèrent beaucoup, et déjà plus d'une heure s'était écoulée.

-- Ah ça, est-ce que Mwama se serait endormi là-bas? demanda sir William.

— Il est à supposer que non, répondit le chef.

— Cependant, il aurait déjà pû être ici, ce me semble.

— Et s'il lui faut plaider?

— Pendant ce temps il aurait déjà dû, dix fois, gagner sa cause.

— Je voudrais vous y voir.

— Eh bien, oui, je regrette que je ne sois pas auprès de la délégation.

— Pour embrouiller les affaires, n'est-ce pas?

— Oh que non.

— Mais que feriez-vous donc de si concluant?

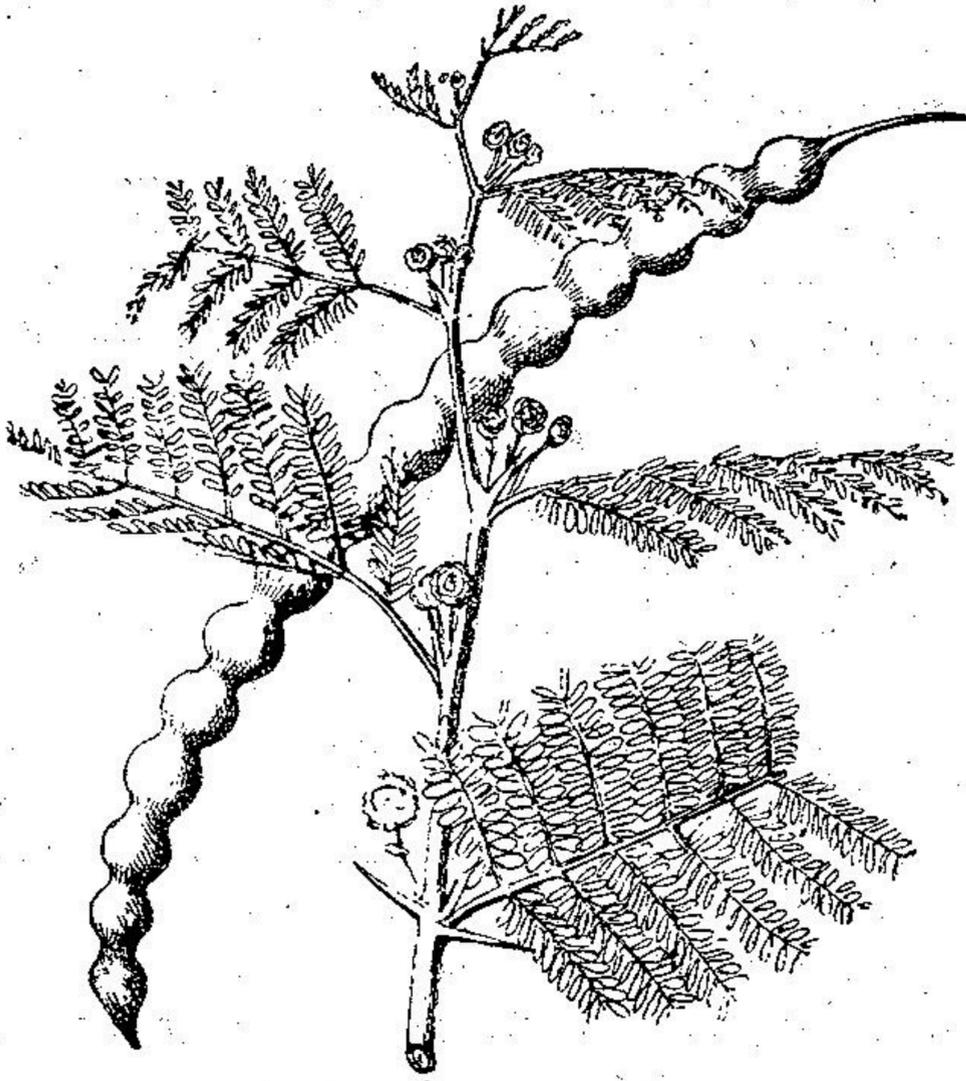
— La chose est simple : je forcerais ce noir potentat à accepter.

— Et comment, s'il vous plaît?

— Je lui dirais : Voulez-vous ceci? — Oui? C'est bien. — Non?

— C'est encore bon, et à présent vous n'aurez plus rien du tout.

- Joli procédé!
- Le seul qui soit pratique.
- Et après?
- Après? Rien!
- Vous croyez cela?
- Certainement.
- Vous faites erreur, mon ami. Le chef de tribu ne se gênerait



CACIA ARABICA. (P. 527.)

pas beaucoup pour nous, et nous chasserait tout bonnement de son territoire.

— Et nos fusils? Et notre force armée?

De Sambry eut un froncement de sourcils.

— Voici qui est étrange chez la plupart des Européens, fit-il. Ils ont la manie de toujours vouloir arriver au but par la violence, afin d'y arriver plus promptement.

— Eh bien, à quoi d'autre nous serviraient nos armes?

— A nous défendre, parbleu!

— Et non pas à attaquer ?

— Jamais.

— Néanmoins, souvenez-vous de la guerre contre Calao.

De Sambry fit un geste d'impatience.

— Que parlez-vous de la guerre contre Calao ! exclama-t-il.

— Il me semble que, dans cette occurrence, c'était nous qui attaquions.

— Oui, mais le cas est tout différent.

— Le fait est ceci : avons-nous, oui ou non attaqué ? interrompit sir William d'un air mâlin.

— A coup sûr, mais je vous répète que ce n'est pas du tout la même chose.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que là nous exterminions un mal que tous les apôtres des lois humaines doivent combattre. Parce que contre ces gens avilis toutes les armes sont bonnes. Parce qu'enfin, nous avons à nous venger de cet homme, de ce barbare, de ce tyran.

Sir William parut peu convaincu encore.

Il se borna à ne plus insister, et à se blottir autant que possible contre le tronc d'un arbre, afin d'échapper aux atteintes de la rafale.

Entretiens la bourrasque continuait ses hurlements.

Autour des explorateurs les branches et les rameaux se cassaient, se brisaient comme des brins de pailles ; les feuilles, enlevées de leur tige, voltigeaient dans les airs et allaient, en tourbillonnant, se perdre dans le fleuve.

Et Mwama ne revenait toujours pas.

A vrai dire, l'impatience commençait à gagner un peu tout le monde, et l'on se mit à murmurer.

— Maudite idée de débarquer en ces lieux ! grommela sir William,

— Vous avez beau dire, il le fallait bien, répondit de Sambry.

— Je suis sûr qu'en continuant la route, nous eussions mieux fait.

— Et nous nous fussions peut-être noyés avec toute notre cargaison.

— Allons-donc !

— Ce ne serait pas la première fois que pareil cas arriverait.

— Nos canots sont excellents.

— Mais la bourrasque est violente.

— Nos rameurs sont des gens de métier.

— Ils ne peuvent rien contre le courroux de la nature.

— Soit; mais nous aurions pû essayer.

— Croyez-moi, nous avons agi très prudemment.

L'Anglais haussa les épaules.

— Allons, bon! Il faut qu'on vous donne toujours raison, ria-t-il.

— Parce que je ne raisonne pas à tort et à travers.

— Comme moi, n'est-ce pas?

— Oui, comme vous.

— Merci du compliment.

Mais de Sambry n'écouta plus.

— Silence! dit-il. Voici Mwama.

En effet, le nègre, en compagnie de ses congénères, sortit du tembé royal et se dirigea vers la rive.

De Sambry eut un geste de satisfaction.

— Il a les mains vides, dit-il. C'est de bon augure.

— A moins qu'il vienne chercher un hongo supplémentaire.

— Quant à cela, je m'y oppose formellement.

— Je le crois volontiers. Ces gens-là ne se gêneraient point pour nous manger notre matériel entier.

— Il y a des bornes à tout, mon ami.

Cependant Mwama s'était rapproché des explorateurs, qui l'interrogeaient du regard.

Les yeux du serviteur brillaient de satisfaction, et il était facile de voir, de prime abord, qu'il avait réussi dans sa démarche.

Effectivement, il apportait le consentement du monarque.

Néanmoins, ce n'était pas sans peine qu'il était parvenu à l'obtenir.

Il avait présenté ses matières au chef noir, mais celui-ci les avait repoussées avec dédain.

Entouré de ses dignitaires, il était entré dans de longues explications à l'effet de prouver qu'un séjour dans ses états valait plus que quelques mètres d'étoffes et une brassée de bibeloteries.

Il avait vanté la puissance de ses guerriers et il avait démontré que s'il le voulait, les explorateurs ne sortiraient de cette aventure que passablement délabrés, pour ne pas dire plus.

Il avait ajouté qu'il avait encore eu dans son village, des hommes blancs, mais que ceux-là avaient montré plus de générosité.

Partant de là, il n'avait rien voulu entendre qu'à condition qu'on doublerait au moins la quantité des présents.

Naturellement Mwama s'était rebiffé.

Il avait allégué des raisons contraires et, après une discussion en règle, il avait finalement réussi à bien se faire venir.

— De sorte que nous sommes d'accord? demanda de Sambry.

— Oui, maître.

— Et que nous pourrons dresser nos tentes?

— Aussitôt qu'il vous plaira.

— Très bien. Il n'y a plus alors que cette fichue bourrasque qui nous gêne.

Mwama toisa l'horizon et sourit.

— Dans un quart d'heure nous pourrons nous mettre à l'œuvre, dit-il.

— Vraiment?

— Je vous le garantis, maître.

— Cette fois tu devines mal, intervint sir William.

— Pourquoi, maître? demanda le serviteur.

— Ne vois-tu donc pas que l'ouragan bat son plein.

— Je le vois.

— Eh bien donc?

— Dans un quart d'heure tout sera fini.

Sir William se mit à rire de bon cœur.

— Si Criquet m'avait dit cela, je l'aurais compris, fit-il.

— Mon maître peut être certain de la chose, affirma le nègre.

On attendit donc l'apaisement de la tourmente.

Les calculs de Mwama n'étaient pas faux.

Au bout d'une dizaine de minutes à peine la violence du vent diminua; puis, tout-à-coup, comme si une baguette magique avait passé dans l'espace, le calme revint et la nature retourna à sa quiétude habituelle.

Les flots cessèrent de rouler, les arbres ne s'entre-choquaient plus, et les oiseaux reprenaient leurs ébats au milieu de la verdure.

Mwama sourit finement.

Sir William était ébahi.

— Franchement, tu es un sorcier, dit-il au nègre.

— Aux tentes! fit de Sambry.

Le soir tombant, on ne se laissa pas répéter cet ordre.

Tout le monde prit part au mouvement, et bientôt les habitations en toile étendirent leurs bras sur un coin du village.

Nkéré entra en fonctions, en servant aux explorateurs un souper reconfortant, qui remit tous les estomacs en règle.

On jasa pendant quelque temps encore, assis nonchalemment devant

les tentes, puis chacun se retira pour goûter quelques heures de doux repos, après une journée aussi laborieuse.

XLIII

RETOUR EN EUROPE

Sans s'en apercevoir, les explorateurs firent la grasse matinée.

Ils étaient encore dans les bras du sommeil, lorsqu'arriva au camp un émissaire indigène.

Mwama, qui était toujours debout, alla l'annoncer à son maître. De Sambry en fut passablement étonné.

— Que nous veut-il ? demanda-t-il.

— Je ne sais, maître, il demande à parler au chef.

— Tu l'as interrogé, au moins ?

— Parfaitement.

— Et que t'a-t-il répondu ?

— Ce que je viens de dire.

— Une nouvelle demande de hongo, sans doute ?

— Je ne crois pas, maître.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a l'air trop soumis. Et puis...

— Et puis, quoi ?

— Il est porteur d'une belle chèvre.

De Sambry tomba de son haut.

— Une chèvre ! exclama-t-il.

— Oui, maître.

— Et encore pour nous ?

— Il faut le supposer, puisqu'il vient dans nos tentes.

— Ce serait vraiment trop comique.

Piqué au vif, de Sambry sauta sur pied.

— Qu'on introduise l'envoyé, dit-il.

L'indigène ne se fit pas prier.

Avec des mines d'humilité il déposa devant de Sambry, une magnifique chèvre que son monarque l'avait chargé de remettre aux hommes blancs.

En même temps il exposa tous les sentiments d'amitié que nour-